

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 18 (1990)

Artikel: Stylistique et argumentation : la métonymie chez Voltaire

Autor: Bonhomme, Marc

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259861>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

STYLISTIQUE ET ARGUMENTATION

La métonymie chez Voltaire

Parmi les nombreux travaux actuels sur l'argumentation, exceptionnels sont ceux qui prennent en compte les figures du discours. En effet, malgré le renouvellement théorique de leur approche depuis les années 70, celles-ci restent encore la plupart du temps confinées dans le domaine ornemental qui a été le leur depuis Aristote, cela expliquant le statut généralement marginal qu'on leur reconnaît dans l'analyse textuelle. Or, loin d'être de simples effets d'écriture, des figures comme la métaphore et la métonymie constituent souvent l'ossature stylistique de certains types de discours. En ce qui concerne plus particulièrement la métonymie, celle-ci peut former la matrice argumentative d'une œuvre, comme le montre le cas exemplaire de Voltaire.

S'il est un écrivain qui affiche son culte pour une écriture exacte, c'est bien Voltaire. Rappelons à cet égard ses prétentions à la «vérité», au «certain», à des «tableaux fidèles»¹. Autant d'exigences corroborées par le mépris de l'historien Voltaire pour les mauvais historiens qui composent des «contes» ou des «fables»². Sans parler de cette sorte de frénésie qu'il montre à peser les événements, à rechercher leurs motivations et leurs implications, à relater le moindre détail, cela dans la majorité de ses ouvrages... Cependant, ces beaux principes et cet étalage d'objectivité sont intégrés chez Voltaire dans un contexte polémique. C'est que, comme il le reconnaît lui-même, «la littérature est une guerre continuelle»³, guerre qui amorce au bout du compte une cassure entre les intentions affichées, le comportement superficiel d'une part, et le fond de l'œuvre d'autre part. Il est difficile de rester neutre lorsqu'on est engagé dans les luttes du siècle et par-delà son vernis d'objectivité, la phrase de Voltaire se fait vite subjective. Celui-ci semble coller aux faits, car il faut être fiable et probant, mais dans la

pratique il travestit facilement ces mêmes faits pour emporter l'adhésion du lecteur coûte que coûte. D'où ce hiatus quasi systématique qui caractérise l'écriture de Voltaire, sa dénotation disant autre chose que ce qu'elle paraît dire et fonctionnant le plus souvent en porte-à-faux, à travers une profusion de litotes (*i.e.* le dire suggéré), d'antiphrases (= le dire inversé), de sous-entendus (ou le non-dire)... Mais l'arme privilégiée de Voltaire dans cette stratégie discursive est encore la démarche métonymique, à savoir cette figure qui assure des échanges dénotatifs entre deux pôles coréférentiels à l'intérieur d'un même univers thématique. Par les transferts contiguëls qu'elle suscite, sources d'un «dire décalé», la métonymie lui permet de distordre sa dénotation en se maintenant dans l'isotopie du discours, si bien qu'elle se présente comme un instrument d'argumentation des plus efficaces: grâce à la métonymie, Voltaire peut falsifier la réalité pour imposer son point de vue, tout en ayant l'air de ne pas le faire.

Au niveau de la réception du texte, une telle discordance entre l'*être* métonymique et le *paraître* vrai de l'écriture voltaïrienne se double d'un jeu équivoque sur les catégories de l'explicite et de l'implicite. Par le biais des transferts dénotatifs, Voltaire oriente et fausse son expression dans le sens de sa polémique. Mais son intérêt est que le lecteur ne sache rien de cette manipulation, car si celui-ci découvre le truquage métonymique, le rendement de la figure s'évanouit aussitôt. En somme, la métonymie est pour son producteur Voltaire une figure déformante et évidemment consciente. Mais pour le lecteur, le texte doit demeurer à tout prix objectif et la métonymie invisible, condition sine qua non de son efficacité. Cela explique les deux lectures possibles des œuvres de Voltaire:

— La lecture «naïve», conforme au parti-pris de celui-ci, qui adhère pleinement à son texte et qui voit en lui une écriture plus ou moins translucide, entrecoupée ça et là par un peu d'ironie.

— La lecture critique, métonymique pour nous, sensible à la fracture entre l'objectivité avouée de Voltaire et sa partialité réelle. A l'issue de cette lecture iconoclaste, l'ambiguïté de son écriture se manifestera dans toute son ampleur. L'étude qui suit n'a pas d'autre propos que d'opérer cette lecture critique

et seconde du texte de Voltaire à travers le dévoilement des trois grandes configurations métonymiques exploitées dans ses ouvrages théoriques, historiques et romanesques: les métonymies actanciennes (en *faire avec*), synecdochiques (en *être dans*) et situatives (en *être avec*)⁴. Notre but est de déceler comment les transferts qui en découlent instaurent chez lui une triple altération des entités et des faits exposés, la métonymie favorisant tour à tour une dégradation, une diminution et même une négation référentielle de ses principales cibles dans sa lutte philosophique.

I. LA DÉGRADATION RÉFÉRENTIELLE PAR LA MÉTONYMIE ACTANCIELLE

Prenant place dans des séquences dynamiques, la métonymie actancielle est abondamment employée par Voltaire pour disqualifier une notion qu'il combat, la substitution dénominative se faisant alors selon deux modalités. Tantôt elle injecte, innocemment en apparence, la notion dénoncée dans le contexte négatif d'une notion qui lui est contiguë (Dévalorisation indirecte). Tantôt elle remplace la notion visée par une notion contiguë elle-même négative (Dévalorisation directe). Mais dans les deux cas on aboutit à de violentes dépréciations, qu'elles affectent les adversaires de Voltaire, leurs pratiques ou diverses réalités objectales.

1. *La métonymie Auteur/Œuvre au service de la lutte contre Rousseau*

La métonymie est très appréciée de Voltaire pour ridiculiser son vieil adversaire littéraire et philosophique, Rousseau. Elle lui donne notamment toute latitude pour polémiquer à moindres frais contre son œuvre maîtresse, *La Nouvelle Héloïse*. Le créateur de *Candide* sait bien que ce roman met en scène un héros, Saint-Preux, totalement distinct de son auteur. Mais en même temps, les incessants épanchements personnels qu'y montre Rousseau agacent au plus haut point Voltaire qui en fait l'objet principal de ses critiques dans ses quatre lettres écrites contre *La Nouvelle Héloïse* en 1761⁵. Pour accroître la

portée de ses attaques contre cet ouvrage, Voltaire fait appel à un subterfuge métonymique dans sa seconde lettre. Jouant sur la relation actancielle Auteur-Œuvre, il nous donne à penser que Jean-Jacques décrit non pas les aventures de Saint-Preux, mais les siennes propres, la métonymie transformant le statut hétérodiégétique de Jean-Jacques en un statut homodiégétique, selon le processus:

AUTEUR-NARRATEUR	CRÉER	ACTEUR-HÉROS	→	AUTEUR-NARRATEUR	(/ACTEUR-HÉROS
Jean-Jacques		Saint-Preux		Jean-Jacques	Saint-Preux)

Si encore Jean-Jacques devenait un héros romanesque positif! Mais comme par un malicieux hasard, la métonymie en fait le protagoniste d'événements pitoyables. Pour commencer, son statut social devient des plus vulgaires:

Milord [...] courut sur le champ chez M. le baron du pays de Vaud, à qui il avait demandé sa fille en mariage, et la lui demanda pour le précepteur Jean-Jacques. Le baron fut assez malavisé et assez imprudent pour dire qu'on se moquait de lui, et que Jean-Jacques [...] n'était point fait pour épouser la fille d'un baron. (P. 134)

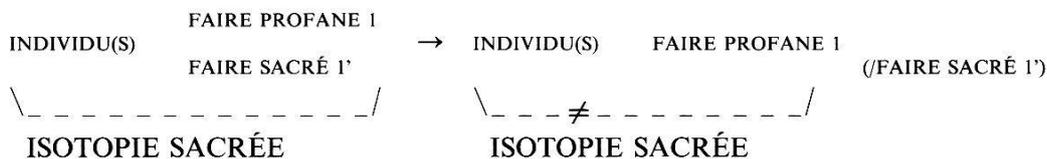
L'insertion métonymique de Rousseau dans son roman le transforme parallèlement en un insatiable coureur de jupons. Si l'on en croit Voltaire, ce n'est plus Saint-Preux, mais Jean-Jacques qui fait ménage à trois avec Julie et M. de Volmar: «Jean-Jacques vécut depuis fort uniment entre son ancien cocu et son ancienne maîtresse.» De plus, transféré dans son œuvre à la place de son héros, Rousseau devient successivement un ivrogne («Jean-Jacques alla cuver son punch») et un aventurier:

Quand [M. de Volmar] fut en possession des charmes de la belle Julie, c'était bien là le cas pour Jean-Jacques de chercher ses consolations ordinaires; mais il aima mieux faire le tour du monde avec l'amiral Anson. Il assista à la prise du fameux vaisseau de Manille, et eut pour son droit de présence une part considérable du butin: nous ne savons pas ce que cet argent est devenu; mais il est à croire que Jean-Jacques est aujourd'hui un des plus riches marins du canton de Berne que nous ayons à Paris. (P. 136)

Bref, simulant l'autobiographie, la métonymie finit par faire de Jean-Jacques un antihéros, son engagement abusif et ses débordements narratifs se convertissant en débordements tout courts.

2. *La métonymie actancielle double et la démotivation des pratiques du catholicisme*

La métonymie rend Rousseau ridicule, ce qui n'est pas très aimable, mais ce qui reste somme toute négligeable. Lorsque Voltaire délaisse ses ennemis littéraires pour dénigrer les actes mêmes liés à la religion, les dommages causés par cette figure peuvent être autrement importants. Passant alors d'une contextualisation comique à une contextualisation aberrante et exploitant la configuration actancielle double *faire profane* – *faire sacré* qui fonde les pratiques du catholicisme (En faisant tel exercice, on accomplit tel acte sacré), Voltaire dénature systématiquement cette religion par la platitude de ses manifestations extérieures, cela en substituant dénotativement le signifiant profane au signifié religieux qui lui est associé :



Le résultat en est une déperdition totale de la sacralité du catholicisme, la discordance entre la superficialité de l'action métonymique et la force du contexte religieux visant en définitive à montrer le non-sens d'une telle religion. Prenons un sacrement comme le baptême. La métonymie actancielle le vide complètement de sa substance dans les *Lettres philosophiques*, le confinant à ses contingences. Pour le quaker de la première lettre, on ne baptise pas, mais on «jet[te] de l'eau froide sur la tête, avec un peu de sel»⁶. Dans le *Dictionnaire philosophique* («Guerre»), une discordance métonymique similaire entre la pratique effective et sa sacralité contiguë discrédite la soi-disant gravité des péchés. Ainsi le péché de séduction. Au lieu d'écrire clairement qu'il entraîne la damnation éternelle selon certains censeurs catholiques, Voltaire le dénote par l'une des

actions profanes qui lui est connexe (Se maquiller/Pécher), détour dénotatif qui rend caricaturale la sévérité de ses conséquences dans l'au-delà:

[Les harangueurs] prouvent en trois points et par antithèse que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs lèvres fraîches seront l'objet éternel des vengeances de l'Éternel.

Mais ce type de trope est beaucoup plus subtil lorsqu'il disqualifie indirectement la religion catholique, par exemple quand Voltaire fustige le scandale de l'intolérance. La métonymie Action périphérique/Croyance religieuse lui sert dès lors à rendre anodines les religions persécutées, comme l'islam et le protestantisme, ce qui met en évidence par contre-coup la cruauté du fanatisme catholique. Celui-ci ne s'exerce plus logiquement sur une assise métaphysique, ce qui pourrait à la rigueur le justifier, mais métonymiquement sur des conduites futiles. Pour qui suit à la lettre le rabbin Akib dans son *Sermon*, des musulmans ont été martyrisés par les Portugais non pas parce qu'ils étaient musulmans, mais uniquement pour leur façon d'agir un peu particulière (=Pratiques annexes/Religion):

Deux musulmans ont été livrés aux tourments les plus cruels, parce que leurs pères et leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais, qu'ils se lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne se lavaient qu'une fois, qu'ils nomment Allah l'Être éternel, que les Portugais appellent Dios, et qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières⁷.

De même, si l'on se fie à l'*Essai sur les mœurs* (t. 2, p. 481), on n'a pas persécuté les protestants à la fin du XVI^e siècle parce qu'ils étaient protestants, mais seulement parce qu'«ils chant[aient] à leur manière». Comment encore dans *Les Voyages de Scarmentado* un prêtre écossais justifie-t-il les massacres des protestants en Angleterre sous Marie Stuart? Selon lui, on ne les a nullement tués parce qu'ils n'étaient pas catholiques, mais «parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite»⁸.

En déplaçant le protestantisme sur ses pratiques adjacentes, la métonymie rend les guerres de religion encore plus odieuses,

ne serait-ce que par le raccourci argumentatif qu'elle sous-entend: on se bat non pas contre une hérésie (Prétexte fort), mais contre de simples gestes (Prétexte faible), attitude qui frise l'absurde.

3. *La métonymie de la matière et la dévalorisation des objets sacrés ou luxueux*

Jusqu'ici, la stratégie de Voltaire consistait à attaquer un adversaire ou une pratique en les insérant métonymiquement dans des contextes ridicules et disconvenants. Mais son utilisation de la métonymie peut se faire davantage corrosive, du moment où le transfert dénotatif opère au profit d'un terme intrinsèquement dépréciatif. C'est le cas lorsque, s'en prenant à certaines entités objectales hautement positives, Voltaire fait appel à la métonymie actancielle de la matière:

INDIVIDU(S) AVEC MATIÈRE FABRIQUER OBJET(S) + → MATIÈRE /OBJET(S) +

pour les ravalier dans leur informité substantielle.

Poursuivant sa lutte contre le catholicisme et laissant momentanément de côté ses pratiques, Voltaire dégrade par ce biais la sacralité des objets du culte. On constate ainsi chez lui toute une dévalorisation matérialisante de l'hostie par les transferts en cascade:

Matériel ← FARINE / PÂTE / HOSTIE → Sacré

En particulier, pour rabaisser l'hostie et l'Eucharistie qui lui est attachée, Voltaire crée de toute pièce des contrastes Dieu ≠ pâte, farine (/Hostie), alors que l'association Dieu-Hostie serait ressentie comme parfaitement homogène. Lisons sur ce point la déclaration de M. Fréret dans *Le Dîner du comte de Boulainvilliers*: «Peu à peu on adorera Dieu [...] sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine»⁹, ainsi que la diatribe de l'honnête homme dans son *Catéchisme*: «Papistes, [...] brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en Dieu à la voix d'un capucin ou d'un récollet»¹⁰. Un même processus de matérialisation par la métonymie altère les représentations du Christ. «La vraie croix de Saint-Lô» sur laquelle jure Louis XI devient «un simple morceau de bois» dans

l'Essai sur les mœurs (t. 2, p. 2). Transfert ligneux qui déconsidère également la Vierge dans la *Relation du bannissement des jésuites de la Chine*: «La mère de Dieu [...] est à la vérité [...] en bois»¹¹.

Pendants profanes de la sacralité, les objets luxueux subissent une dévalorisation aussi énergique, bien que voilée par la continuité isotopique du contexte, surtout lorsque Voltaire blâme l'engouement de l'Occident et du XVIII^e siècle pour les denrées coloniales rares. Entre autres, il sollicite le pouvoir dissolvant de la métonymie matérialisante quand il critique un produit comme la porcelaine dans l'article «Chine (de la)» du *Dictionnaire philosophique*: «Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point»¹².

II. LA RÉDUCTION RÉFÉRENTIELLE PAR LA MÉTONYMIE SYNECDOCHIQUE

Dans les manipulations précédentes, la métonymie limitait son champ d'action au domaine axiologique, dénotant l'objet de la polémique par le relais d'un contexte ou d'un terme négatifs, l'extension de la notion visée demeurant intacte. A un degré ultérieur, Voltaire peut remettre en cause l'intégrité même des notions dénigrées en les réduisant référentiellement par la métonymie synecdochique. Délaissant les décalages actanciels pour les transferts particularisants, ce processus minimise trois grandes cibles: les motifs de la guerre, la condition humaine et la Bible.

1. Réduction des motifs de la guerre

Antimilitariste convaincu, Voltaire dénonce assez souvent les guerres à travers l'inconsistance de leurs mobiles. Affaires en apparence considérables, elles deviennent à la suite de la focalisation synecdochique une réalité insignifiante au niveau de leur déclenchement, une telle réduction originelle introduisant un non-sens complet dans leur processus. Considérons la guerre franco-anglaise à propos du Canada au XVIII^e siècle. D'après Martin dans *Candide*¹³, Français et Anglais n'ont aucunement combattu pour cet immense territoire, mais, déri-

sion de la synecdoque spécifiante, «pour quelques arpents de neige» (p. 217). Diminution synecdochique qui se voit confirmée dans l'*Essai sur les mœurs* (t. 2, p. 372) par un même transfert Élément/Pays: «[Les Anglais] prirent toute l'Acadie: cela ne veut pas dire autre chose sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.» En outre, Voltaire s'attache à minimiser l'importance des *casus belli*. Parlant des troubles religieux des premiers siècles dans *Le Dîner du comte de Boulainvilliers*, son porte-parole M. Fréret évoque les «athanasiens et les ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphtongue» (p. 204), ce qui ramène les disputes sur la consubstantialité à leur infime composante phonique. L'*Essai sur les mœurs* réduit la source des guerres européennes du XVIII^e siècle à une futilité identique, grâce à un transfert Coup de canon/Guerre d'Amérique:

[L'Acadie] a été le sujet d'une guerre violente en 1755 [...] et cette guerre a produit celle d'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrassement de l'Europe. (T. 2, pp. 372-373)

Par de telles compressions référentielles qui convertissent le grandiose en détail, la guerre devient une antiépopée, toujours cruelle, mais en plus franchement grotesque.

2. Miniaturisation de la condition humaine

Entamant un long travail de sape contre l'orgueil humain, Voltaire n'hésite pas à discréditer les simples mortels, sa philosophie s'orientant vers un relativisme total. Pour ébranler la centralité de l'homme dans l'univers, Voltaire commence par rapetisser son cadre de vie, sa cible étant le géocentrisme hérité des systèmes astronomiques de l'Antiquité et de la tradition judéo-chrétienne. Centre de l'univers pour la Bible et pour Ptolémée, la terre devient un astre minuscule chez Voltaire, disciple en cela des Copernic et des Newton. La réduction Partie/Tout fait par exemple de la terre «un petit grain de sable» dans le *Dictionnaire philosophique* («Dogmes») et un «petit amas de boue» dans le *Traité de métaphysique*¹⁴. On relève une réduction similaire Grain/Roche/Montagne à

travers les propos de Micromégas, le relief terrestre se trouvant presque néantisé par son visiteur extraplanétaire: «Ce globe-ci est si mal construit [...]: voyez-vous [...] tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé et qui m'ont écorché les pieds? (Il voulait parler des montagnes)» (*op. cit.*, p. 103).

Après avoir réduit référentiellement la terre, Voltaire en miniaturise les habitants, luttant alors directement contre les présomptions humaines et contre l'anthropocentrisme qui en découle. C'est encore dans *Micromégas*¹⁵ que cette réduction est employée avec le plus d'insistance, à travers la perception des deux géants de Sirius et de Saturne qui parcourent notre terre. Rencontrent-ils par hasard d'éminents savants? En réalité, ils ne voient que des atomes, des «atomes [qui] se parl[ent]» (p. 106), «des atomes [avec lesquels] ils désirent lier conversation» (p. 107)... De telles réductions synecdochiques prennent toute leur saveur dans cette exclamation du Saturnien, étonné par l'intelligence de l'un des savants: «Quoi! cet atome m'a mesuré! Il est géomètre, il connaît ma grandeur!» (p. 108). Ces diminutions référentielles en disent davantage qu'un long raisonnement sur la faiblesse constitutive de l'homme devenu quasiment inexistant du point de vue physique, même s'il est capable de briller par son esprit.

3. *L'exégèse réductrice de la Bible*

Voltaire prétend examiner méthodiquement la Bible, effectuant un retour aux textes mêmes pour condamner les déviations ultérieures de l'Eglise. Dans cette optique, il mène une étude comparative sur la Bible et le Veidam, il élabore des hypothèses sur Abraham, il rejette les faits bibliques qui sortent du domaine de la raison comme les miracles; en un mot il affiche toutes les garanties d'une recherche scientifique. Pourtant, quand on lit le texte de Voltaire entre les lignes, on découvre que, derrière cette quête louable de la vérité, se cache une vision systématiquement réductrice de l'épopée biblique et que, sous le couvert d'une exégèse rigoureuse, son exégèse est en réalité une exégèse de combat. Regardons en premier lieu la géographie de la Palestine. La plume de Voltaire lui fait subir une véritable mutation lilliputienne. Dans l'*Essai sur les mœurs* (t. 1, p. 555), la Palestine est doublement réduite à une province et à un canton (Canton/Province/Pays¹⁶):

La Palestine n'était que ce qu'elle est aujourd'hui, un des plus mauvais pays de l'Asie. Cette petite province est dans sa longueur d'environ soixante-cinq lieues, de vingt-trois en largeur [...]. Si ce canton était cultivé, on pourrait le comparer à la Suisse.

A la suite d'une même restriction synecdochique au début du *Dictionnaire philosophique* («Abraham»), la terre promise se limite à une seule de ses composantes naturelles: «Les descendants d'Ismaël ont chassé les Juifs de leurs cavernes qu'ils appelaient la terre de promission.» De plus, la Palestine avec ses royaumes et ses villes explicitement mentionnées dans la Bible (*Josué, Juges...*) se ramène dans *Les Questions de Zapata* à des villages, transfert qui dénature les brillantes conquêtes de Josué, lequel «fit pendre trente et un roitelets dont il usurpa les petits Etats, c'est-à-dire les villages»¹⁷. Avec ces transferts partitifs à la chaîne, comment encore parler du cadre majestueux de la Bible?

Voyons maintenant si Voltaire est plus objectif avec les événements bibliques eux-mêmes. En fait, la concentration référentielle est tout aussi développée dans leur relation, Voltaire affectionnant les manipulations sur les quantificateurs et les réductions numériques liées à la «synecdoque du nombre». Soit un exemple de l'Ancien Testament. Le *Livre de Josué* nous rapporte le miracle d'Ayyalon et de Gabaon par lequel Yawhé arrête le cours du soleil et de la lune pour favoriser la victoire du peuple élu. La Bible nous dit que ce miracle s'est produit pour aider le peuple hébreux à «se veng[er] de ses ennemis» qui étaient «fort nombreux» (*Jos.*, X, 6, 11). Or, chez Voltaire ce grand nombre devient «une douzaine ou deux de pauvres innocents» dans la troisième lettre des *Questions sur les miracles*¹⁸, «quelques malheureux» et «quelques fuyards» dans la seconde lettre. Le Nouveau Testament n'est pas mieux traité. Toujours dans les *Questions sur les miracles*, on remarque un même recours à la réduction synecdochique pour rendre compte de l'*Epître aux Romains* de saint Paul, lorsque M. Covelle s'en prend à saint Paul et à «son épître aux Romains, c'est-à-dire à quelques Juifs qui vendaient des guenilles à Rome» (p. 260), alors que l'apôtre s'adresse dans son texte «à tous les bien-aimés de Dieu qui sont dans Rome» et aux «habitants de Rome» (I, 7, 15). On voit que la synecdoque

particularisante est des plus expéditives chez Voltaire, puisqu'elle opère un saut qualitatif, la rupture du trope, grâce auquel l'ensemble (*tous...*) devient partie (*quelques...*), ce processus constituant déjà une étape vers la négation pure et simple.

III. LA NÉGATION RÉFÉRENTIELLE PAR LA MÉTONYMIE

Dégradation actancielle, réduction synecdochique de l'entité dénoncée... Mais on trouve chez Voltaire un usage beaucoup plus incisif de l'arme métonymique à l'issue duquel le transfert dénotatif ne se contente plus de privilégier le pôle tropique aux dépens du pôle logique, mais toute identité est refusée au pôle logique. Jouant sur des métonymies de type situationnel, ce processus argumentatif concerne deux cibles contre lesquelles Voltaire s'est acharné: les Hébreux et le dogme catholique.

1. *La négation métonymique de l'entité hébraïque*

La réduction synecdochique donnait à Voltaire la possibilité de rabaisser les Hébreux et la Palestine biblique. Pourtant, si elle en offrait une dénotation amoindrie, elle leur laissait encore le droit à l'existence. Avec la métonymie géographique, Voltaire se montre davantage expéditif dans sa lutte contre l'entité juive. Non seulement il lui enlève toute originalité en transférant sur elle ses voisins, selon le processus de la métonymie spatiale:

PALESTINE (et Juifs) être à côté de PAYS CONTIGUS (et habitants) → PAYS CONTIGUS (et habitants) / PALESTINE (et Juifs)

Mais surtout il pousse son transfert jusqu'à la négation de la nation juive, parvenant au stade final:

PAYS CONTIGUS (et habitants) / PALESTINE (et Juifs) → PAYS CONTIGUS¹⁹ (et habitants)

En d'autres termes, la contamination métonymique conduit à la fusion de l'entité hébraïque avec ses voisins, puis à sa disparition complète.

Voltaire neutralise métonymiquement les Hébreux et leur territoire par deux peuples environnants:

– Les Phéniciens (→ Phénicie |/Palestine |):

Du temps d'Alexandre, il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de courtiers et d'usuriers, qui avait été longtemps esclave à Babylone. (*Les Lettres d'Amabed*, p. 429)

– Les Syriens (→ Syrie |/Palestine |):

Il n'en va pas en Angleterre aujourd'hui comme autrefois. Ce n'est plus le temps où un verset d'un livre hébreu, mal traduit d'un jargon barbare en un jargon plus barbare encore, mettait en feu trois royaumes. Le parlement prend peu d'intérêt à un roitelet d'un petit canton de Syrie²⁰. (*Dict. phil.*, «David»)

Ces transferts métonymiques se rapprochent de la technique du dépaysement très usitée au XVIII^e siècle, que ce soit dans *Les Lettres persanes* de Montesquieu ou dans *Les Bijoux indiscrets* de Diderot. Mais tandis que dans ces œuvres les glissements géographiques ne sont là que pour déguiser la critique et ont surtout une fonction énonciative, le référent lui-même restant intact, la résorption des Hébreux par leurs confins équivaut à un déni de référence, et partant à une profession de non-être.

2. *La négation métonymique du dogme catholique*

La dégradation actancielle condamnait déjà certains aspects du catholicisme. Bien que la sacralité du baptême et de l'hostie fût alors sévèrement ébranlée par la métonymie, leur spécificité n'était pas vraiment remise en cause. Voltaire peut aller plus loin dans ses attaques contre la religion catholique en niant totalement deux des piliers de sa doctrine: l'existence de l'âme et la transsubstantiation. Ces deux dogmes se ressemblent dans la mesure où la théologie catholique reconnaît en eux une contiguïté étroite de deux notions, l'une perceptible, l'autre non perceptible, dans la spatialité d'un même ensemble. La nature de l'âme et la transsubstantiation étant pour Voltaire de faux problèmes à éliminer, sa stratégie va consister à substituer métonymiquement le pôle imperceptible au pôle perceptible, cela dans les contextes les plus prosaïques et les plus matériels

entourant ce dernier. Chaque fois, de tels transferts entraîneront des conséquences insensées qui récuseront *ipso facto* toute existence pour le pôle non perceptible et les dogmes fondés sur sa présence.

«Savons-nous seulement si nous avons une âme?» s'interroge Birton dans l'*Histoire de Jenni*²¹. Cette question pourrait être celle de Voltaire, fondamentalement sceptique sur le concept d'âme et écrivant dans le *Dictionnaire philosophique*: «En adorant Dieu de toute notre âme, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette âme» («Ame»). Deux théories rebutent plus spécialement Voltaire: celle de la coextensibilité de l'âme et du corps et celle de l'innéité de l'âme. Plutôt que de se perdre dans des considérations abstraites et interminables, il utilise la stratégie métonymique, beaucoup plus rapide, pour démontrer l'incohérence de ces deux conceptions. L'âme est coextensible au corps, affirment les théologiens. Partant de ce postulat, Voltaire raisonne par l'absurde: s'il existe une intime contiguïté Ame-Corps dans l'homme, rien ne lui interdit de transférer métonymiquement la première dans le contexte du second, ce qu'il fait dans le *Dictionnaire philosophique* («Ame»):

Par quel tour d'adresse une âme dont la jambe aura été coupée en Europe, et qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe et ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelque autre animal?

Ce transfert révèle aussitôt que la croyance à la coextensibilité de l'âme et du corps détruit le concept d'âme, puisque celle-ci devient corruptible, alors que le dogme catholique voit en elle un tout éternel. Dans *Micromégas*, un raisonnement métonymique similaire met en pièce l'innéité de l'âme. Son intégration dans le contexte du corps, coprésent à elle, dévoile immédiatement une contradiction insoutenable entre la théorie et les faits:

L'âme est un esprit pur qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, sortant de là, est obligée d'aller à l'école et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su. (P. 125)

Insérant l'âme dans les contextes les plus concrets du corps et la rendant oublieuse, corruptible et matérielle, la métonymie

nous invite à une interrogation cruciale: comment croire encore à la spécificité de cette âme? La contiguïté que les théologiens lui font partager avec le corps devient inéluctablement une polarité unique: celle du corps seul.

Voltaire se sert de la métonymie avec une égale virulence dans sa lutte contre la transsubstantiation. Celle-ci repose sur la croyance en une coprésence effective dans l'hostie consacrée de l'Espèce qu'est le pain et de la Substance qui est celle du Christ divin. Contestant cette présence du Christ, Voltaire se livre à une réfutation par la métonymie. Il s'appuie insidieusement sur la doctrine catholique elle-même pour insérer le pôle dénotatif du Christ-Dieu dans le contexte alimentaire de l'hostie qui lui est directement associé. Il dénonce ensuite les aberrations qui découlent d'une telle insertion, annihilant par la même occasion le dogme qui la sous-tend. De prime abord, le transfert métonymique de Jésus-Dieu dans le champ de l'hostie, conséquence normale de la croyance catholique, crée des oppositions choquantes. Opposition d'une part entre la spiritualité de Dieu et la matérialité de l'hostie, comme dans le *Catéchisme de l'honnête homme*: «Un morceau de pain est l'éternel»²². Opposition d'autre part entre la divinité de Dieu et les fonctions physiologiques auxquelles fait appel la consommation ultérieure de l'hostie. On aboutit, entre autres, à la manducation de Jésus-Dieu (/Hostie) dans les *Questions sur les miracles*: «La moitié de l'Europe [...] croit faire la pâque en mangeant Jésus-Christ lui-même en chair et en os» (p. 238). Pire encore pour Voltaire, la métonymie Jésus-Dieu/Hostie montre que la transsubstantiation dissout la notion même de Dieu. Ce dernier est par essence un et indivisible. Or, l'insertion métonymique de Jésus-Dieu dans le contexte divisible de l'hostie provoque une fragmentation de Dieu qui va presque jusqu'au polythéisme, si bien que, dans son *Dictionnaire philosophique* («Transsubstantiation»), Voltaire s'offusque contre le fait que l'on considère «non seulement un dieu dans un pain, mais un dieu à la place du pain, cent miettes de pain devenues en un instant autant de dieux, cette foule innombrable de dieux ne faisant qu'un seul dieu».

En somme, qu'elle affecte l'âme ou la transsubstantiation, la métonymie se présente ici comme un redoutable instrument d'argumentation. Ce qui importe à Voltaire, ce n'est pas

l'esthétique que les rhétoriciens reconnaissent traditionnellement à cette figure, esthétique de décoration ou de mise en relief, mais sa portée démonstrative, le transfert métonymique ayant chez lui une fonction impérative: prouver l'absurdité d'une croyance.

A travers la diversité des notions qu'elle affecte et la progressivité de ses perturbations référentielles, la métonymie participe chez Voltaire à une stratégie globale: celle de la négativité, vu qu'elle suscite une dévalorisation constante des cibles dénotées. Cette dévalorisation métonymique agit principalement sur la tension du discours. Grâce à la métonymie, Voltaire fausse la convenance du langage à ses objets, offrant sur eux des visions négatives soit par défaut, soit par excès:

— *La négativité par défaut (ou «en-deça»)*: la métonymie transforme une entité importante et/ou positive en une entité insignifiante et/ou négative. On peut parler dans ce cas de «dépression» et de banalisation métonymiques, celles-ci frappant les fondements des notions dénigrées. Dans le domaine religieux, c'est la banalisation du sacré (pratiques, objets du culte...); c'est encore la banalisation de l'épopée biblique. Dans le domaine profane, on découvre une démotivation des sources de la guerre, ainsi qu'une banalisation du luxe à travers la dénotation de ses manifestations.

— *La négativité par excès (ou «par-delà»)*: inversement, banalisées dans leurs fondements, certaines des cibles de Voltaire peuvent être radicalisées dans leurs statuts, la métonymie se doublant de renforcements dénotatifs. Relatives en elles-mêmes, ces cibles deviennent absolument négatives, dénotées qu'elles sont par leurs implications ultimes (voir la systématisation des épanchements de Rousseau ou les perversions irréductibles du dogme catholique).

Parallèlement à son action négative sur la tension du discours, la métonymie dévalorise ses objectifs par les discordances qu'elle instaure dans leur fonctionnement. Introduisant une rupture entre le terme tropique et son contexte, la métonymie affaiblit les notions attaquées par deux grands types de discordances:

— *Le contraste*: la métonymie engendre chez Voltaire un certain nombre de contrastes dans les référents visés. Au degré faible, ces contrastes ne créent que du ridicule: ridicule par exemple de Rousseau, écrivain soi-disant sérieux engagé dans des aventures légères. Au degré fort, le contraste fait apparaître des interrogations relevant de l'absurde: pourquoi l'homme, si faible, a-t-il des prétentions démesurées? Pourquoi les guerres dont les sources sont minimales s'achèvent-elles par des dommages aussi importants? Pourquoi les faits bibliques, si anodins, ont-ils tant de résonance? Ces contrastes soulèvent invariablement des doutes sur les entités critiquées.

— *La contradiction*: plus grave, la métonymie voltairienne peut provoquer des incompatibilités entre les principes des cibles visées et leurs résultats. L'absurde devient total à ce moment, la métonymie détruisant de l'intérieur la cible qui implose véritablement. Pensons au dogme catholique, aux contradictions entre le luxe du jeûne et ses buts, entre la matérialité de l'hostie et Dieu...

Dévalorisations sur le plan de l'axiologie, distorsions sur celui de la tension du discours, problèmes sur celui de sa cohérence... La métonymie est bien une figure reine dans la stratégie destructrice de Voltaire, dans son entreprise de désarticulation référentielle, cela malgré sa discrétion, ce qui n'est pas le moindre de ses paradoxes. En effet, dans les énoncés que nous venons d'analyser, la force de l'argumentation métonymique découle directement de son économie sémantico-syntaxique et de la dissimulation de son appareillage discursif. En cela, on peut dire que la métonymie voltairienne constitue un beau spécimen d'argumentation piégée.

Marc Bonhomme
Université de Berne

NOTES

¹ Voir *Supplément au Siècle de Louis XIV*, «Lettre à M. Roques», Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 303 — *Essai sur les mœurs*, t. 1, Paris, Garnier, 1963, p. 5, et *Histoire de la guerre de 1741*, Paris, Garnier, 1971, p. 3.

² *Essai sur les mœurs*, t. 1, pp. 161 et 198.

³ «Lettre à M. Roques», p. 304.

⁴ Ces configurations recouvrent les trois grands types de transferts par contiguïté:

— Métonymie actancielle = Transfert entre deux pôles dénotatifs associés dans une contiguïté factitive ou puissante, ce que symbolisent la formule: N 1 act N 2 → N 1 / N 2... et sa variante: N act 1—act 2 → Act 1 / Act 2...

— Métonymie synecdochique = Transfert entre deux pôles dénotatifs associés dans une contiguïté variationnelle ou englobante (N 1 < être dans N 2 > → N 1 < / N 2 >...).

— Métonymie situative = Transfert entre deux pôles dénotatifs associés dans une contiguïté stative ou non puissante (N 1 être avec N 2 → N 1 / N 2...).

Pour ces distinctions, cf. notre ouvrage *Linguistique de la métonymie*, Berne, Lang, 1987.

⁵ Ces lettres sont éditées dans Voltaire, *Facéties*, Paris, P.U.F., 1973.

⁶ *Lettres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964, p. 2.

⁷ *Sermon du rabbin Akib*, in *Facéties*, *op. cit.*, p. 154.

⁸ *Les Voyages de Scarmantado*, in *Romans et contes*, Paris, Garnier, 1960, p. 90.

⁹ *Le Dîner du comte de Boulainvilliers*, in *Dialogues philosophiques*, Paris, Garnier, 1966, p. 207.

¹⁰ *Catéchisme de l'honnête homme*, in *Dialogues philosophiques*, p. 130.

¹¹ *Relation du bannissement des jésuites de la Chine*, in *Dialogues philosophiques*, p. 221.

¹² Ce transfert métonymique est clairement explicité dans *Les Lettres d'Amabed*, in *Romans et contes*, *op. cit.*, p. 426: «Ces Occidentaux habitent un pays pauvre qui ne leur produit que très peu de soie: point de coton, point de sucre, nulle épice. La terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque.»

¹³ In *Romans*, Paris, Gallimard, 1961.

¹⁴ Edité dans *Mélanges*, Paris, NRF-Gallimard, «La Pléiade», 1961, p. 159.

¹⁵ In *Romans*, *op. cit.*

¹⁶ Le terme normal de *pays* est des plus fréquents dans l'Ancien Testament pour la dénomination des royaumes qui parsèment la Terre Promise. (Voir *Nombres*, XX, 12; XXI, 23; XXXII, 1... — *Josué*, 1, 2; IX, 2; X, 40...)

¹⁷ In *Facéties*, *op. cit.*, p. 333.

¹⁸ In *Facéties*, *op. cit.*

¹⁹ Alors qu'habituellement la métonymie n'annule jamais le pôle substitué, se contentant de le rendre sous-jacent: N 1 contigu à N 2 → N 1 (/N 2).

²⁰ Le roitelet en question est bien sûr David.

²¹ In *Romans et contes*, *op. cit.*, p. 542.

²² *Op. cit.*, p. 441.